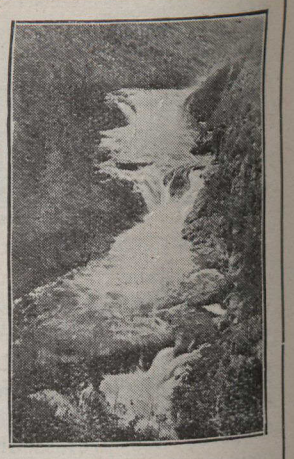
Un eden au pays des colons

Chutes Ouiatchouan
(Lac St-Jean)



Chutes Metabetchouan
(Lac St-Jean)

LES vacances à la campagne, n'est-ce pas que c'est l'idéal? La campagne n'est-elle pas le séjour de tous les enchantements ? N'est-elle pas le pays des resplendissants couchers de soleil, le rendez-vous continuel de ces petits artistes aériens qui jettent sans cesse vers le ciel les harmonieuses combinaisons de leur incomparable musique? Là, la forêt, ce temple majestueux où s'est retiré le silence, s'épanouit, mystérieuse, prêtant la fraîcheur de ses ombres au ruisseau qui bruit et soupire à ses pieds; là, la grève aux sables mouvants et au gravier tout pailleté d'argent; là, le murmure des flots captivants; là, l'ombrage des bosquets avec la délicieuse solitude qui y séjourne.

Oh! ces impressions de la campagne et de la forêt; il y a tant de plaisir à se les remémorer que je veux, un instant, parler d'une scène, une des plus belles qu'il m'ait été donné de contempler.

Durant le cours d'une de mes vacances, nous avions organisé, quelques amis et moi, une partie de pêche dans un des endroits les plus charmants du Lac St Jean, le beau pays des colons. Soit dit en passant, nous ne fîmes pas la pêche miraculeuse, vu notre inexpérience à pêcher ce poisson capricieux qu'on appelle Ouananiche; c'est une véritable guerre qui demande une tactique toute particulière; exercice intéressant pourtant, plein d'émotions, de fatigues et d'entrain pour peu que l'on ait la chance de son côté; surtout quand cela a lieu sur les belles grandes eaux du Lac St Jean, par un temps calme et dans la plus belle saison. Nous étions au soir de notre deuxième journée de pêche; poussant notre canot à travers les eaux tranquilles du lac, nous regagnions notre camp.

Il faisait un calme parfait: de petites vapeurs déliées et légères s'élevaient à la surface des eaux sur lesquelles passaient comme des frissons; des montées de sources éclataient en bulles claires et bouillonnantes tandis qu'on entendait à peine de chaque côté de nous, sur le rivage, avec un gémissement plaintif, le paisible soupir des flots. A la douce tiédeur de l'air, au calme des ondes, tout, autour de nous, semblait enseveli dans un demi-sommeil plein de douce langueur, vraie sieste de la nature au soir d'un beau jour d'été. Là-bas, dans les eaux du lac, le soleil tombait. Le crépuscule en adoucissait graduellement les reflets encore éblouissants et les dernières teintes des paysages qui nous entouraient, les îlets, les rochers, commençaient à se perdre dans la pénombre; c'était l'heure

.....où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu dans son brillant langage
De la création le magnifique hommage.

Lorsque nous touchâmes au petit port au fond duquel s'élevait notre camp, les ténèbres nous environnaient et les étoiles, qui s'allumaient une à une au firmament, versaient en hésitant leur timide clarté. Toute cette poésie de la nuit ne réussit pas cependant à nous faire souhaiter la prose d'un repas frugal; après nous être accommodés d'un succulent souper, nous vînmes nous asseoir à la porte du camp.

Le spectacle avait changé, mais c'était toujours la même grandeur et la même solennité. La lune s'était levée et se balançait maintenant, là-bas, au bord de l'horizon. Peu à peu les teintes, si vives tout à l'heure, avaient diminué d'éclat, les nuances s'étaient confondues et la nature silencieuse et recueillie se voilait dans les plis de ses ombres. La nuit était tout à fait venue, claire, pure, transparente, avec ses myriades d'étoiles jetant leur reflet d'or dans ce miroir assombri des flots. Quel calme dans cette nature grandiose; quel silence solennel enveloppe l'immensité; quelle profondeur dans ce ciel resté pur malgré les ténèbres! La douceur de cette température, la splendeur du firmament tout constellé de clous d'or, la vue du lac dormant, où de toutes petites vagues, soulevées à peine par leurs grandes soeurs du fond, brisaient mollement leur crête argentée et, de toute part, ce calme auguste que rien ne trouble, faisaient de cette soirée un de ces doux moments où il fait bon de vivre. Notre conversation, sans tomber tout à fait, se ressentait cependant des dispositions de notre esprit plus ou moins absorbé par le spectacle grandiose de cette belle nuit d'été. Oh! ces nuits d'été, qui dira leur mystère? "Alors, dit Alphonse Daudet, les sources chantent bien plus clair... Il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; la nuit, c'est la vie des choses".

Ces spectacles là ne s'oublient pas; pour moi, je garderai toujours dans ma mémoire le souvenir des splendeurs de cette belle soirée qui ne faisait qu'entr'ouvrir les premières pages dont Dieu seul connaît la profondeur.

Sans avoir précédemment connu cet idéal endroit délicieux eden où le silence seul semblait avoir élu domicile, je me serais cru bien seul, bien isolé et, sans doute, j'aurais eu cette joie un peu égoïste du découvreur qui, pour la première fois, met le pied sur une terre inconnue. Mais non, je pensais alors et je me disais: autour de moi, de l'autre côté de ces forêts qui se balancent au souffle du soir, sur les bords du lac, immobile dans la nuit, 25,000 compatriotes, comme moi, vivent et respirent; vingt paroisses, au centre desquelles s'élève et brille un clocher, ont surgi, proclamant bien haut les gloires et les bienfaits de la colonisation. Là-bas, ce n'est plus la forêt que l'on croirait vierge, ici, de tout vestige humain, c'est au printemps, le spectacle varié des semailles, c'est le train des cultures qui bat partout son plein, c'est le laboureur conduisant le petit cheval canadien qui tourne la glèbe avec une sorte de lenteur active; en été, ce sont des landes de terre qui se déroulent à perte de vue en guérêts de blé d'or; en automne, ce n'est qu'un vaste champ de chaume à l'horizon duquel se profilent des mamelons verdoyants...

* * *

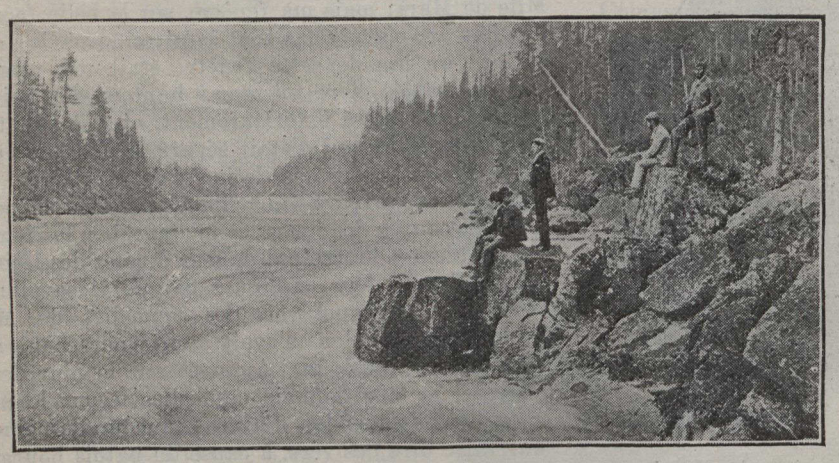
Le Nord... pays du colon, royaume du défricheur. Qui aurait cru, il y a cinquante ans, que ce nord immense, impénétrable, aux proportions colossales, terrifiant dans ses aspects, autant que d'autres fois il déborde de douceur et de mélancolie, semblant avoir gardé l'empreinte primitive d une grandeur qui lui est propre, grandeur souveraine défiant l'imagination; que ce Nord devendrait un jour la base d'appui, la force et la gloire de notre nationalité ?...

Le paisible "royaume du Saguenay", portique de ce Nord que l'on croyait impénétrable, par les vagues de ses forêts, de ses collines et de ses montagnes flottant et montant dans un ciel sans limites, vers des rivages dont nul ne voit la trace, si ressemblant jadis avec ce que nous contemplons aujourd'hui encore avec étonnement: les solitudes de la Baie James, a franchi, le premier, les prodigieuses étapes qui, pour peu qu'elles se continuent nous assurent, pour un avenir prochain, des réalités qui changeront complètement la physionomie de notre province jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Le Saguenay!... il n'y a pas encore cinquante ans, on se le figurait de même qu'on se figure aujourd'hui les côtes les plus lointaines du Labrador, où les Esquimaux s'élancent à la poursuite des phoques et des ours blancs, sur des champs de glace éternels. Solitude farouche, livrée à un silence sans fin: lieu d'exil, de privations, presque de désolation et de mort. Alors, on considérait les habitants du Saguenay pour le moins comme des êtres étranges; et si un Montréalais ou un Québecquois avait le courage d'entreprendre le voyage du Saguenay, c'était presque un héros; il s'en fallait peu qu'on ne le félicitât, à son retour, d'avoir eu la chance d'échapper à de nombreux dangers et de revenir d'un si lointain et si redoutable voyage.

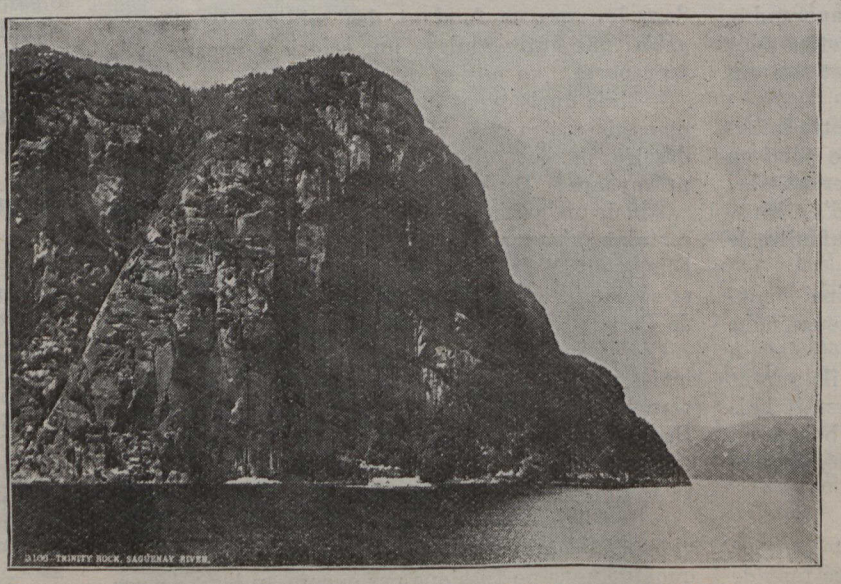
On avait peut-être un peu raison.

D. POTVIN.



Sur la riviére Péribonca (Lac St-Jean)

La Grande Décharge au Lac St-Jean



Le Cap Trinité se dresse dans les nuages à 1900 pieds de hauteur tombant à pic sur la rivière du Saguenay